

FERNANDO
CLEMOT

Polaris

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Océan Arctique, 1960. Un vieux rafiot aux allures fantomatiques mouille devant l'île norvégienne de Jan Mayen, vers laquelle il s'est subitement dérouté pour venir forer en eaux profondes sur ordre de la compagnie qui l'a affrété : la mystérieuse Centrale.

Depuis quelques jours, les cabines du navire sont devenues des cellules et le mess des officiers une salle d'interrogatoire. Un drame s'est produit, l'équipage semble avoir été gagné par une inexplicable folie. À la ferme instigation de deux membres de la Centrale prestement dépêchés sur place, Christian, le médecin du bord, tente de retracer les événements qui ont conduit à ce chaos. Passé au scalpel des deux enquêteurs, le discours se fait confus car l'homme doit confesser bien davantage que les crises d'angoisse, les troubles du sommeil et la prise inconsidérée d'anxiolytiques. C'est la raison de ces symptômes qu'entendent sonder les représentants de la Centrale ; et l'obscure inclination du docteur pour certaines expériences indicibles.

Pendant les quelques heures que dure l'interrogatoire – soit le temps du récit –, le lecteur, prisonnier de cet esprit malade, comme l'équipage l'est du vaisseau, est livré aux spectres du passé, à l'affliction des suppliciés, aux confins de la raison. Ce roman, c'est *Au cœur des ténèbres* dans un paysage désertique, glacial et cauchemardesque.

FERNANDO CLEMOT

Fernando Clemot est né à Barcelone en 1970. Il est écrivain, critique littéraire et rédacteur en chef de la revue Quimera. *Il est l'auteur de trois romans et de plusieurs recueils de nouvelles. Polaris est son premier ouvrage traduit en français.*

Photographie de couverture : © Alexandre Cappellari / Arcangel images

"Lettres hispaniques"

Titre original :
Polaris
Éditeur original :
Salto de Página, Madrid
© Fernando Clemot, 2015

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08729-6

FERNANDO CLEMOT

Polaris

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

UN

Les voix se taisent et sur le pont les bruits s'estompent : je peux enfin méditer sur la nature de la pièce où je suis enfermé. Seule lumière : la petite lampe sur la table qui éclaire à peine les angles de la cabine. Justement celle que Kalendzis occupait : c'est là que je l'ai soigné il y a quelques jours, on y respire encore des relents de viscères.

Nous sommes dans l'entrepont inférieur, sous la ligne de flottaison, et bien que nous soyons très proches d'elle, la chaleur des moteurs qui ne fonctionnent pas depuis des jours ne nous réchauffe plus. Nous sommes au mouillage et on ne perçoit pas davantage les vibrations habituelles de la coque ou du pont. On n'entend plus aucune voix en provenance de la salle des machines et personne ne semble circuler aux étages supérieurs. On dirait que le bateau est mort, pétrifié, je sens ses fluides qui ruissellent derrière les cloisons. Toutes les humeurs descendent, comme dans un cadavre : l'eau, l'urine des latrines, la graisse. Tout cela s'écoule vers les profondeurs du bateau, converge paisiblement vers sa propre sentine. J'imagine la glissade de chaque grumeau, de chaque goutte, la vapeur, le trop-plein des tuyauteries, des joints et des pompes. Toute cette

pourriture doit se condenser sous mes pieds, dans un vaste cloaque, comme le ventre d'un animal, comme la vessie d'un immense corps assoupi : tel est l'*Eridanus* : un cadavre flottant en décomposition, oublié de Dieu et de la loi des hommes.

Sur le visage de Vatne, pas une once d'humanité non plus. Je le regarde. Il pourrait être l'image d'un démon aux traits crispés, narquois, avec un regard de bas en haut, un peu biaisé, les yeux saillants, presque rongés par des rides qui assiègent ses paupières. Les latrines de Vatne, ce sont ses cernes boursouflés : c'est là que convergent ses fluides, la fatigue rancie de tabac qui suinte de ses poumons noirs, des raisins secs ; la ruine d'une vie qui se dégrade comme l'huile de friture, comme la semence caduque qu'on a épongée dans sa chaussette. De l'autre type, Dodt, je ne distingue que les jambes croisées et les chaussures. Pendant tout ce temps, je n'ai jamais vu son visage : il se cache dans un triangle d'obscurité, entre le coin et la porte. Vatne fume cigarette sur cigarette avec calme et suffisance.

Croyez-vous que c'est à ce moment-là que tout a commencé, docteur Christian ?

En effet. C'était bien à ce moment-là.

Qu'avez-vous fait quand le capitaine vous a lu la lettre de mission ? Qu'avez-vous ressenti ?

Je me rappelle l'avoir regardé avec incrédulité, puis j'ai essayé de dominer ma colère. Je devais me taire, mais je n'ai pu me retenir et j'ai dit au capitaine Farrard que je ne comprenais pas ce que voulait la Centrale, que cela ne relevait pas de ma compétence. Le capitaine a réfléchi un instant avant de répondre, et son visage a pris un air étonné. Je ne cessais de l'observer, ses joues s'agitaient en

cadence, comme s'il mâchait, tel un ruminant ou le ventre d'un crapaud, il gonflait de fumée cette cicatrice qui soulevait son menton et qui allait de la mâchoire à l'oreille.

Nous nous taisions tous les deux. Il n'avait pas envie de répondre. J'aurais donné n'importe quoi pour avoir Jensen à sa place, pour parler à ce type apathique et pointilleux comme je parlais au capitaine du *Poel*, pour discuter avec lui de mes problèmes, de Dieu et de la souffrance, me disputer avec lui s'il le fallait. Mais ce n'était pas Jensen. De nouveau je regardai Farrard, après l'expression initiale de surprise, plus un signe : il aspira une grosse bouffée de sa pipe et envoya la fumée contre le plafond bas de la cabine. Je suivis ses volutes entre les barrots et l'ampoule, et pensai à ces fakirs de pacotille qui se produisaient dans les foires de mon enfance. La fumée zigzaguait entre les fils dénudés, tel un volcan qui déclenche une lame de fond, et s'enfonçait dans les étagères, envahissait les livres et montait tout en haut, vers les vieilles cartes de navigation suspendues sous le plafond.

En baissant les yeux, je croisai ceux de Farrard. Il semblait loin de tout : de la fumée comme de ma nervosité. Il ne bronchait pas, on aurait dit un insecte, et il écarta à peine sa pipe de ses lèvres pour me répondre qu'il ne comprenait pas mon attitude, mais que tant que je travaillerais pour la Centrale il veillerait à ce que j'exécute les ordres. Je lui renvoyai un regard furieux, mais il l'esquiva, détecta une poussière sur son pantalon, qu'il chassa d'un revers de main, me dit plus doucement que je n'avais pas à m'inquiéter, qu'Agger m'aiderait si je le souhaitais, et qu'il pouvait me l'envoyer en renfort

pour que cette mission n'affecte en rien mon travail.

Je pensais que vous étiez au courant, docteur Christian. Avec l'assistance de M. Mutter et d'Agger vous devrez veiller tout au plus deux ou trois nuits pour prendre quelques petites notes. N'exagérez pas, docteur. Nous savons tous les deux que, par chance, dans cette traversée vous n'avez pas beaucoup de travail. Je vais vous parler franchement : je vous croyais entièrement informé et complice de cet ordre. Vous me surprenez, Christian, je pensais que vous saviez que ces notes étaient du plus haut intérêt pour la Centrale. Je ne connais pas les tenants et les aboutissants de cette consultation, mais si on la demande, c'est qu'elle est utile, n'en doutez pas. Je comprends que cela bouscule les emplois du temps, mais je suis sûr qu'au retour on saura vous récompenser de ce petit effort.

Je tentai de lui expliquer que le problème n'était pas que j'étais désœuvré, mais que cette mission était stupide, immorale. Je lui demandai si je pouvais m'en ouvrir à la Centrale : en aucune façon, me répondit-il, les ordres étaient clairement stipulés sur l'enveloppe du trente-quatrième jour, on ne pouvait rien y changer, et je savais très bien comment tout cela fonctionnait.

En ce cas, ne pouvait-il pas consulter la lettre de mission du trente-cinquième jour ou des suivants ? Il doit bien y avoir un contrordre. C'est une opération ridicule et il est vraisemblable qu'elle sera remise en cause sous peu : c'est déjà arrivé, capitaine. Ce n'est pas la première fois qu'une lettre de mission annule la décision absurde ou erronée d'une lettre précédente.

Farrard ne répondit pas : il ne releva pas non plus la tête. Je sentais l'anxiété monter dans ma gorge comme une coulée de lave. Je le regardai : il ne bronchait pas, ne respirait pas. Le silence s'épaississait autour de sa pipe et de sa maudite fumée, caressait maintenant nos chaussures, les plis du pantalon, nous clouait sur place plus sûrement qu'une corde, nous effleurait de ses doigts de cadavre ; ce silence avait un parfum de noyé, comme la vieille montre en chiffres romains qu'il portait au poignet.

Je n'ai rien à ajouter. Dès demain, avec Mutter, vous exécuterez les ordres décrits dans la lettre de mission, et je vais demander à Strand de vous envoyer Agger.

J'aurais voulu soutenir son regard, le provoquer sans doute, mais de nouveau il détourna le sien.

On n'ouvre les enveloppes qu'à la date du jour indiqué : vous connaissez les règles. À la prochaine escale, nous achèterons quelques carnets adaptés, me disait-il maintenant sur un ton plus sec. Tenez, prenez cette lettre, et il me la tendit. Un feuillet vous est destiné : la Centrale pense à tout, elle pense pour nous et ses ordres finissent toujours par avoir un sens. Contentez-vous d'obéir, Christian. Vous vous épargnerez des problèmes.

Je dépliai le feuillet à en-tête de la Centrale et regardai de nouveau Farrard : une menace flottait dans ses propos. Je ne pouvais pas remettre en question les ordres de la Centrale. Farrard prenait les routines quotidiennes à bord avec décontraction, mais tout changeait quand il s'agissait des lettres de mission. Alors, le capitaine indolent et plutôt apathique devenait un officier inflexible. Avec les lettres de mission, aucune négociation possible.

Je quittai le bureau et la passerelle de navigation, repliai cette lettre encore une fois et la glissai dans ma poche. J'avais des vertiges, je descendais l'échelle pour retourner à l'infirmerie quand je vis l'écoutille entrouverte et une fente de plein ciel. Il valait mieux que je prenne l'air, j'avais besoin de respirer. Je sortis sur le pont : le froid pinçait et le vent d'ouest persistait, rude et importun. Je m'approchai du bord à petits pas ; on avait arrosé le pont d'eau chaude toute la matinée, mais il restait de la glace entre les bordages et les bâches. Je m'appuyai prudemment sur le bastingage, tâtai mes poches latérales, sentis la lettre de mission et les clés de l'infirmerie, fouillai dans mon pantalon et trouvai mon paquet de cigarettes. J'en allumerais une sans ôter mes gants. Il fallait que je me calme, je tremblais. Le vent forcissait et en bruit de fond on entendait à la radio une voix déchirée, meurtrie, un haut-parleur crachotait et donnait au chanteur un accent vieux jeu et criard, comme s'il ricanait. Les mains en creux, je réussis enfin à l'allumer : cette première bouffée fut un vrai délice.

La mer était agitée depuis la veille et l'*Eridanus* tanguait mollement au passage de la vague. Un léger va-et-vient qui n'était jamais gênant ; rien à voir avec la première semaine de traversée par forte houle, près de l'archipel des Shetland, des vagues de près de neuf mètres en doublant le phare d'Out Stack. Maintenant, la brise était supportable, il y avait même du soleil qui m'arrivait en pleine figure. Je dus mettre les mains en visière pour distinguer au nord-est une ligne basse que je supposai être un premier aperçu de terre. J'hésitais, car on confond souvent un front de nuages à l'horizon avec la côte

ou une île. Je souhaitais que cette ombre signifie l'approche d'un port et la possibilité de descendre à terre quelques heures.

Je glissai la main dans ma poche et reconnus au toucher la lettre de la Centrale. J'essayai d'imaginer que cet entretien n'avait pas existé : je froissai le papier, et plus j'y pensais et plus le souvenir s'évanouissait : était-il possible que je n'aie pas rencontré Farrard et qu'il ne m'ait pas lu ces ordres ? J'en avais le vertige, l'angoisse remontait dans ma gorge comme le sang que crachent les phtisiques. Il fallait que j'oublie cette histoire, mais en remettant les mains dans les poches, je retrouvai le contact de la lettre. Elle était là. C'était l'objet qui reliait cette folie à la réalité. Je respirai un grand coup. Le mieux était peut-être de la prendre pour un délire, de la réduire à un souvenir confus, de la tuer pour vivre avec. Ce n'était pas très difficile, je me sentais souvent perdu, mais je savais que la foi m'en donnerait la force, elle me viendrait, comme cela m'était déjà arrivé dans des situations extrêmes.

Un peu apaisé, je me retournai et vis Rysdal, un marin qui avait navigué avec moi sur le *Poel* et en qui j'avais confiance. Il me parla des traversées qu'il avait faites sur ces mers avant qu'on se rencontre. J'appréciais sa compagnie, mais brusquement la conversation bascula et il me raconta qu'il venait de la passerelle : il était furieux et il me dit pis que pendre des techniciens américains. Je me retins de lui raconter ce qui m'inquiétait : Rysdal était un grand ami de Strand, le premier officier, qui avait l'oreille du capitaine Farrard. Je changeai de sujet et lui demandai si ce qu'on voyait au nord-est était vraiment la terre. Nous avions le soleil dans l'œil :

il mit aussi ses mains en visière et me dit qu'en effet c'était la terre et que c'était logique, car on approchait du port. Le jour même on jetterait l'ancre, même si celui-ci n'était pas dans la direction que j'avais indiquée, mais plus au nord. Je soupirai. Terre, enfin ! Rysdal me prévint : je ne devais pas me faire d'illusions : le port d'arrivée était minuscule et nous ne pourrions pas y trouver grand-chose. D'après Strand, qui y avait fait escale plusieurs fois, il n'y avait que deux ou trois boutiques, un hôtel toujours vide et une vague taverne. Je fus soulagé. Pour Strand et Rysdal, ce n'était presque rien, mais après être resté si longtemps à bord, face à une île pelée, toute escale était un réconfort.

Nous avions déjà travaillé au nord, sur la plus petite des îles Féroé, elle s'appelait Fugloy, nous avions eu tout le temps d'apprendre ce nom-là. Avec ma passion des cartes, j'avais passé des heures à en explorer le relief, plutôt insipide. Sur le pont aussi, j'examinais le plan de cet esquif en forme de cœur, dont le profil évoquait une baleine. Au centre, deux montagnes dignes d'être mentionnées, qui dépassaient les six cents mètres d'altitude. Au sud, un hameau appelé Kirkja, relié par une mauvaise route à trois ou quatre maisons qui avaient reçu le nom de Hattarvik. Kirkja, une bourgade qui remplissait les fonctions de capitale, était sur un coteau : trois demi-douzaines de maisons colorées donnant sur une falaise abrupte. Il y avait là une très petite taverne qui suffisait pour toute l'île et à laquelle nous n'avions accédé qu'une seule fois, car les prospections avaient lieu au nord de l'île, loin de ces deux hameaux de la côte sud. Les lettres de mission de la dernière semaine avaient en outre interdit tout débarquement.

Pour cette unique soirée à terre, Strand constitua deux groupes d'une vingtaine d'hommes qui ne devraient pas débarquer le même jour. Je faisais partie du premier et je m'inquiétai de n'y voir ni Mutter, ni Rysdal, ni Harris, les rares avec lesquels je me sentais proche. Après le déjeuner, on monta dans le canot et moins d'une demi-heure plus tard nous étions à terre. On débarqua sur un quai désert et on monta la côte qui menait à Kirkja presque en courant, sans doute comme les pirates et les Vikings quand ils faisaient leurs razzias. On chercha avec désespoir la taverne, qui s'avéra être une baraque défraîchie, près de l'église. Personne ne s'attendait à notre venue. Quand on entra en masse, les trois autochtones qui bavardaient au comptoir prirent un air contrarié. Nous devions déranger ce groupe de marins inquiets et le patron du bar aussi semblait furieux quand on passa commande. C'était un établissement minuscule, qui était aussi une petite épicerie. On s'entassait à grand-peine au comptoir. Le type prévint qu'il ne pouvait servir que de la bière, c'était la règle. J'entendis une clochette derrière moi et je vis sortir les trois autochtones. Ils avaient laissé leur verre à moitié plein.

Pardon, mon ami, que peut-on faire par ici ? Nous sommes en permission pour l'après-midi, et on ne sait pas vraiment quand cela se reproduira.

C'est un des techniciens américains, Roggiano, qui posa la question, mais le patron fit tout son possible pour ne pas répondre et l'ignorer. Il essuyait un verre avec jubilation, les yeux baissés. Il n'y avait sûrement pas beaucoup de bateaux qui mouillaient sur cette côte, et on voyait qu'il n'était pas à l'aise avec ces inconnus qui avaient envahi son établissement.

Le mieux que l'on puisse faire à Fugloy, c'est d'en partir ; il y a un bateau tous les trois jours qui assure la liaison avec Klaksvik, d'où il est aisé de rejoindre Tórshavn et de prendre un bateau pour Copenhague. Je ne vois pas ce qu'on peut faire d'autre. Je vous comprends, vous êtes embarqués depuis des semaines, mais si vous cherchez un peu d'animation, vous vous êtes trompés d'île.

Nos têtes ne lui revenaient pas, mais personne ne semblait s'en formaliser, car tout le monde resta jusqu'à la fermeture, l'heure de retourner au bateau. Ce fut le meilleur moment de toutes ces semaines. Nous discutions entre nous sans souci du grade, de la condition ou de la nationalité, certains se lancèrent même dans une partie de cartes. On resta environ trois heures dans cet endroit, mais c'est le plus beau souvenir de cette maudite traversée, rien à voir avec les longs silences du bateau, avec cette foutue radio et ses chansons qui ont l'air d'une autre époque, d'avant la guerre. Nous ne nous doutions pas, dans ce bar, de tout ce qui surviendrait par la suite, ce fut un bon moment, on aurait dit que le contact avec la terre nous transformait pendant quelques heures en êtres sociaux. J'ai toujours considéré qu'un bateau n'est pas le milieu naturel de l'homme. Pourquoi dites-vous cela, docteur Christian ? Ce n'était pas la première fois que j'avais cette pensée. Oui, j'en suis convaincu, il est antinaturel d'être en mer pendant si longtemps. La mer nous rend plus réservés, peut-être qu'alors l'homme est plus homme que jamais, voilà pourquoi c'est insupportable. Adieu l'empathie, les bonnes manières, et tous les attributs qui font de nous un être social. Tout le monde ne pense pas comme vous, docteur.

Un bateau est un lieu où l'on travaille coude à coude, il y a des grades et des codes, un monde à l'intérieur d'un monde qui vous est étranger. Il y a aussi de la souffrance, mais c'est un lieu propice à l'amitié et à la camaraderie. Je ne le vois pas sous cet angle. En ce cas, il est difficile de comprendre comment vous pouvez travailler pour nous, mais poursuivez, je vous prie. Ah oui, la taverne ! À l'heure de rentrer, une grande partie de l'équipage était ivre. Il faisait nuit noire et très froid. On a descendu en titubant la rampe qui mène au quai, au milieu des chansons et des rires. Certains marins se soutenaient, car ils ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre. On a embarqué tant bien que mal dans les canots, en vacillant et en criant, au risque de tomber à l'eau. Moi aussi, j'étais ivre. Dans notre dos, l'eau clapotait inlassablement contre la jetée. Le canot était piloté par Preetz. Pour faire une plaisanterie stupide, il a démarré à pleine vitesse. L'embarcation s'est cabrée et on a cru chavirer ou foncer droit dans les rochers. On a tous poussé un cri et on a éclaté de rire quand soudain il a rectifié le cap et s'est dirigé brusquement vers notre navire. Que Preetz soit complètement soûl n'inquiétait personne, nous avions confiance en lui : il était notre pilote.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cette soirée aux îles Féroé. La traversée avait été longue et je grillais d'impatience devant cette nouvelle terre, beaucoup plus que lorsque nous avions débarqué sur Fugloy. Je savais qu'il y avait un peu plus de quatre cents milles entre ces îles et la côte d'Islande, deux ou trois journées à pleins gaz, mais ces journées étaient devenues interminables. Une sortie dans ce port soulagerait l'anxiété que je sentais

monter et que ma conversation avec Farrard et la nouvelle lettre de mission ne faisaient qu'accroître. J'allumai une autre cigarette et pendant un bon moment je m'absorbai dans la contemplation des vagues et du profil qui émergeait maintenant très nettement de la brume, porteur de toutes mes espérances. Une rafale de froid me réveilla : le vent avait forci et les embruns balayaient le pont. Je regardai sur ma droite. J'étais seul. Après m'avoir tenu compagnie quelques instants, Rysdal, découragé par mon silence, était reparti sans rien dire. Je me sentais lent et lourd, comme si je sortais à l'instant d'un mauvais rêve.

Je sentis le froid humide sur ma peau. Je me secouai dans ma veste et me frottai les mains : le vent gonflait mon caban : il fallait que je rentre. Sur la dunette, les marins répandaient de nouveau de l'eau chaude pour empêcher le verglas. À mon avis, c'était un travail stérile, car les vagues déferlaient jusqu'au milieu du pont, mais je vis qu'on jetait des seaux sur une longue langue de glace. Pour rejoindre l'écoutille, je m'accrochai prudemment au bastingage et en deux enjambées j'atteignis l'échelle qui menait à l'entrepont supérieur. Dans la coursive des logements de l'équipage, je croisai Strand qui m'annonça que la terre était en vue. Je lui demandai quand nous arriverions au port.

Au maximum dans trois heures, docteur Christian. Voulez-vous qu'on vous achète quelque chose ? Je fais la liste des fournitures.

Je lui répondis par l'affirmative, très certainement, mais que j'allais voir cela à tête reposée. Strand me dit qu'il espérait trouver un peu de tout, car il n'attendait pas grand-chose de cet endroit. Il n'y a

qu'une seule rue, docteur. Un bar et une petite boutique. Et des gens qui savent ce qui les attend. Quand l'équipage débarque, les femmes du village ne montrent pas le bout de leur nez. J'y suis déjà allé deux ou trois fois, et je n'ai vu que la serveuse de la taverne et l'employée de la boutique. Aucune des deux n'a moins de soixante ans. Ils ont tout prévu. L'officier sourit, mais en voyant que je n'abondais pas dans son sens, il reprit son sérieux. Strand avait envie de parler : en d'autres circonstances, j'aurais peut-être apprécié sa compagnie, mais je pris congé sans chercher à prolonger la conversation. Malgré la perspective de pouvoir descendre à terre, je manquais d'enthousiasme et je voulais parler à Mutter, puisqu'il était aussi affecté par ces changements. J'avais envie de rejoindre ma cabine et de lire tranquillement la lettre de mission, pour voir si je pouvais comprendre la signification de cette folie.

Mutter n'était pas à l'infirmerie. L'anxiété était toujours là. Je me tâtai la poitrine et me fis une petite friction : l'angoisse se tortillait comme une bestiole dans l'estomac, dans le cou, au bout des bras qui semblaient engourdis. Fatigué, découragé, je sortis la bible du tiroir et priai Dieu de me redonner des forces. Puis j'allai prendre un cachet sur mon bureau. La carafe d'eau était sur la table. Je remplis un verre à moitié, que je vidai en avalant le cachet : je sentis bientôt un soulagement. J'avais une carte de la côte nord de l'Islande sur la table. Je la pris et l'étalai sur le canapé qui est près de la porte. L'anxiété se diluait tandis que grandissait une légèreté profonde au niveau des jambes.

Raufarhöfn, en effet, était tout juste un hameau. Signalé comme un point de peu d'importance dans

la zone désolée du nord-est de l'île. La seule grosse agglomération de cette zone était Akureyri, la deuxième ville du pays, à moins de cent cinquante kilomètres de Raufarhöfn par la route sinueuse du littoral. Tout près de la côte et de cet endroit s'étendait une vaste zone de volcans et de hautes montagnes. La carte s'interrompait au sud à hauteur d'une cime volcanique en bordure d'un lac. Ce cône fantastique s'appelait l'Askja, et avait mille cinq cents mètres d'altitude. De nouveau je regardai l'échelle et en déduisis qu'en ligne droite il ne devait pas y avoir plus de soixante-dix kilomètres entre notre port d'arrivée et Akureyri.

Vous avez vraiment la mémoire des cartes, docteur Christian, vous ne cessez de nous étonner. C'est ainsi, je l'ai toujours eue, j'ai pour habitude de poser la main sur l'échelle pour mesurer les distances : là, il y avait un peu moins d'un empan entre les deux points. Un jeu que je connaissais bien : ces dernières semaines, je m'y étais livré assez souvent, en proie à un ennui insupportable. J'ai examiné la péninsule où se trouvait Raufarhöfn, elle me rappelait le profil de la Grande-Bretagne, en particulier celui de la côte écossaise. J'ai pris la mesure avec mes doigts, qui débordaient sur la grille des latitudes : la péninsule avait environ quarante kilomètres de large. J'étais fatigué, j'ai mollement replié la carte et l'ai laissé tomber par terre. Le cachet agissait et je n'ai pas tardé à fermer les yeux. J'ai dormi un petit moment : je les ai rouverts quand j'ai entendu qu'on ouvrait la porte de l'infirmerie.

Bonsoir, docteur. Je ne vous avais pas vu, je ne savais pas que vous dormiez. Excusez-moi.

C'était Mutter. Je lui dis que ce n'était rien, que j'avais mal dormi. Il me demanda si je voulais rester seul et je lui dis que je voulais lui parler. Il parut surpris. L'absence presque totale de travail au cours de ces journées transformait la moindre ébauche de nouveauté en événement extraordinaire. Depuis que nous avions quitté Bergen, nous n'avions traité que des cas de légère colite, des coupures avec des cordages ou des cosses, et Ousman, un des machinistes, qui s'était brûlé le bras avec le couvercle du condensateur. Rien de grave. Ce que j'allais raconter à Mutter lui causerait une grande surprise. Je lui conseillai de s'asseoir et expliquai en détail ce que la Centrale attendait de nous. Je lus la lettre de mission et attendis ses réactions avec circonspection. Il ne disait rien. Je remis le papier dans l'enveloppe et le regardai fixement : il ne semblait pas réagir.

Allons. On dirait qu'on va être occupés. Vous avez réfléchi à la répartition des quarts ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je le regardai avec attention : il n'avait pas l'air indigné, pas de comportement anormal. Il me rappela l'expression atone de Farrard quand je lui avais demandé des explications. Je lui demandai s'il avait bien compris ce que je venais de lire. Il me répondit que oui, parfaitement. Je lui demandai s'il ne trouvait rien de bizarre dans ces ordres. Il se racla la gorge avant de répondre.

Monsieur, c'est vrai que ce n'est pas habituel, mais sur d'autres bateaux de la Centrale j'ai le souvenir de lettres successives qui se contredisaient. Ça durera sans doute une nuit ou deux. Les lettres de mission sont souvent bizarres, mais il faut s'y conformer. Ce

qui vient de la Centrale a toujours un sens, même si on a parfois l'impression du contraire. Il faudra réfléchir à l'organisation de cette tâche. Quelqu'un va nous aider ?

Je ne répondis pas tout de suite. Son pragmatisme m'avait pétrifié.

Oui, Strand va nous envoyer Agger, qui nous aidera jusqu'au terme de ce travail.

Mutter acquiesça et chercha son paquet de tabac et sa pipe dans la poche de son pull. Il m'en offrit, mais je déclinai son offre, alléguant que je venais de fumer.

Il n'a pas bonne presse, ce garçon, Agger. On ne pourrait pas avoir l'aide d'un autre marin ?

Je lui dis que non, que c'était lui que le capitaine nous avait assigné. Mutter fit la grimace mais continua de bourrer sa pipe, comme s'il ne m'avait pas entendu. La réaction de Mutter me faisait violence, mais je préférais me taire. Je me sentais irrité. Je lui dis que j'avais mal à la tête et que j'allais me retirer pour dormir un peu, pendant qu'il restait à l'infirmerie ; il me préviendrait s'il se passait quelque chose. Je me mordis la langue : j'étais gêné par cette mansuétude, le fait qu'il ne soit pas indigné par cet abus. Je m'enfermai dans ma cabine et m'assoupis. Je me retournais dans un sens et dans un autre, sans pouvoir me sortir de la tête mon entretien dans le bureau de Farrard, et j'étais dans cet état quand on frappa. Je me levai et allai ouvrir. C'était Strand. Je devais me dépêcher : le capitaine convoquait l'équipage au carré des officiers dans moins de dix minutes.

Je décidai de m'y rendre directement sans repasser voir Mutter à l'infirmerie. J'étais parmi les premiers,

et je vis arriver le reste de l'équipage. Ce genre de réunion, à l'heure des repas, permettait de voir combien l'équipage était déjà divisé, bien avant l'horreur de ces derniers événements. Le groupe des Américains et des Anglais s'assit près de moi, non loin du capitaine, comme toujours. J'aurais préféré être avec les Norvégiens et les Nordiques, le gros de l'équipage, avec lesquels je me sentais plus proche. Les machinistes arrivèrent lentement, sombres, ils restèrent un peu à l'écart, près de la porte. De ma chaise, je ne distinguais que la tête de deux d'entre eux, Dembo et Ousman, les deux Africains, par ailleurs les plus grands, qui restaient dans l'obscurité de la coursive. Je ne comptai pas les présents, mais je savais qu'au total on était quarante-quatre, tous moins Preetz, le pilote, et Strand qui était resté sur la passerelle de navigation.

Farrard était à côté des techniciens américains ; je n'en connaissais qu'un seul, Harris, un officier spécialiste du sonar. Il me salua en entrant, sans interrompre sa conversation avec Roggiano. Comme je le redoutais, c'est finalement le capitaine qui s'assit à côté de moi : nous étions près de la porte des cuisines, sur une chaise pliante, et on entendait une marmite bouillonner et siffler à intervalles réguliers. J'étais très tendu. En s'asseyant, Farrard posa la main sur mon genou et le pressa fortement. Il se penchait vers moi, toute son attitude exprimait qu'il voulait gagner ma confiance.

Je vois que vous êtes inquiet, docteur Christian, il ne faut plus vous tourmenter. Je dirai clairement que cette idée n'est pas de vous, je le dirai en ces termes, pas de problème. Je lirai les lettres de mission de la Centrale et apporterai quelques